



Autour de la philanthropie. Réseaux de motifs obsessionnels chez Flaubert

COMMUNICATION DE CLAUDINE GOTHOT-MERSCH

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 DÉCEMBRE 1997

Que Flaubert soit hanté par des idées fixes, tout lecteur de la *Correspondance* le découvre rapidement. Il a par exemple ses têtes de Turc : ainsi Béranger. À dix-huit ans, il soutient à la table du préfet de la Corse, «devant le Conseil général assemblé», que Béranger n'est pas un grand poète — ce qui fait scandale, rappellera-t-il plus tard avec fierté. En 1853, il place en tête de la liste des «choses qui [lui] font juger les hommes à première vue» : «1° l'admiration de Béranger». Jusqu'à sa mort, vingt-deux ans après celle du chansonnier, il le poursuit de son mépris. «Chansonnier grivois et militaire», célébrant les amours faciles — celles des grisettes —, Béranger doit son succès au fait qu'il flatte le goût des médiocres par une littérature à bon marché qui fournit à la France «tout ce qu'elle peut supporter de poésie», et par un traitement vulgaire des grandes questions : «De quelle façon il parle de Dieu! et de l'amour!» Car (pour ne considérer ici que l'amour), si Flaubert est fasciné par les filles et les fréquente assez assidûment dans sa jeunesse, il n'a que mépris pour les ménages d'étudiants et de grisettes. Je renvoie sur ce point à *L'Éducation sentimentale*, où, après avoir décrit la liaison de Deslauriers avec une brodeuse, il conclut : «Frédéric [entendez : Gustave] n'aurait pas voulu d'un tel amour.» Dès le début du roman, il avait placé l'image classique de la grisette, celle qu'a immortalisée Gavarni : «Dans la lucarne d'un grenier, entre des capucines et des pois de senteur, une jeune femme se montra, nu-tête, en corset, et appuyant ses deux bras contre le bord de la gouttière.» Gavarni, oui, mais sans nul doute il y a aussi pour l'auteur, derrière cette brève évocation, le vers de Béranger : «Dans un grenier, qu'on est bien à vingt ans.» Flaubert rétorquait

avec quelque bon sens : «Je n'ai jamais compris que dans un grenier on fût bien à vingt ans. Et dans un palais, y sera-t-on mal?» ajoutant, plus subtilement : «Est-ce que le poète n'est pas fait pour nous transporter ailleurs?»

Liés dans l'esprit de Haubert, Béranger et les grisettes vont s'appeler réciproquement dans son œuvre. Ainsi, dans la fameuse lettre sur «la grande question des Bottes comparées aux littératures¹» : les bottes Louis XIII, «évasées et pleines de rubans», lui rappellent l'architecture de la Renaissance, les souliers Louis XIV à bouts carrés évoquent Boileau ou La Bruyère. Dans les lourdes phrases des écrivains bretons de son temps, Flaubert entend le bruit des galoches celtiques... et Béranger «a usé jusqu'au lacet la bottine de la grisette».

Autre exemple. Dans le premier chapitre de *Madame Bovary*, Charles, devenu étudiant, s'émancipe peu à peu, prenant l'habitude dangereuse de passer ses soirées à jouer aux dominos dans un cabaret... «Alors, dit le narrateur, beaucoup de choses comprimées en lui se dilatèrent; il apprit par cœur des couplets qu'il chantait aux bienvenues, s'enthousiasma pour Béranger, sut faire du punch, et connut enfin l'amour.» Ce que je retiens de ce texte ironique, c'est que Béranger et les amours faciles s'y retrouvent associés, comme éléments de l'éducation de Charles à la médiocrité. Et il est aisé de continuer à suivre la chaîne des associations. Si Charles, dans les brouillons du roman, porte la barbe en collier, c'est un signe de sa médiocrité; car cette mode est stigmatisée, sous le n° 4, dans la fameuse liste des choses qui permettent à Flaubert de «juger les hommes à première vue». Sur cette liste, rappelons-le, figure en n° 1 «l'admiration de Béranger». Voilà donc Béranger lié une fois encore à Charles Bovary, mais d'une façon toute différente, pour l'auteur uniquement, sans que l'affinité soit explicitée dans le roman.

C'est ainsi que se tisse à travers l'œuvre, autour d'un personnage, d'un objet honni (la barbe en collier) ou fascinant (la chaussure), tout une toile de relations. Je voudrais mettre ici en lumière un de ces réseaux, particulièrement riche, me semble-t-il, celui de la philanthropie.

À la lecture des œuvres de jeunesse de l'écrivain, j'ai été frappée du nombre des attaques lancées contre la philanthropie et les philanthropes. Et aussi de leur

¹ Lettre du 26 août 1853.

véhémence : au début des *Mémoires d'un fou* (1838), Flaubert annonce avec une verve coléreuse qu'on verra dans son livre «comment il faut croire au plan de l'univers, aux devoirs moraux de l'homme, à la vertu et à la philanthropie, mot que j'ai envie de faire inscrire sur mes bottes quand j'en aurai, afin que tout le monde puisse le lire et l'apprendre par cœur, même les vues les plus basses, les corps les plus petits, les plus rampants, les plus près du ruisseau».

La philanthropie, étymologiquement, c'est bien sûr l'amour de l'humanité. Mais les choses sont un peu plus compliquées que cela.

Rapidement. Le mot est attesté depuis 1340. Fénelon en fait la fortune au dix-septième siècle. Au dix-huitième, l'article de l'*Encyclopédie*, signé des initiales de Jaucourt, définit la philanthropie comme «une vertu douce, patiente et désintéressée, qui supporte le mal sans l'approuver». Le philanthrope, qui souhaite le bien de l'humanité, n'a pas pour démarche de partir en guerre contre les méchants : conscient de sa propre faiblesse, de compatir à celle d'autrui. Il s'emploie à se faire aimer des hommes pour ses vertus, afin d'«employer leur confiance à les rendre bons» (tandis que le faux *philanthrope* les flatte pour arriver à «leur plaire, les captiver et les gouverner». Fénelon disait : «le faux *philanthrope* est comme un pêcheur qui lance un hameçon avec un appât; il paraît nourrir les poissons, mais il les prend et les fait mourir²»).

Cette conception de la philanthropie se retrouve encore bien avant dans le dix-neuvième siècle. Le *Littré* (1863-1872) fournit d'abord une définition étymologique, et ensuite celle-ci : «2° disposition à être doux et patient envers les hommes». Mais, à la même époque, le mot *philanthrope* s'accroît d'un sens nouveau : après avoir défini le philanthrope comme «tout simplement un homme vertueux³, un homme de bien», le *Bescherelle* (1843-1845, réédition de 1861) ajoute, en alinéa séparé, une définition plus technique : «Celui qui, non content d'éprouver un amour intime pour l'humanité, s'occupe activement des moyens d'améliorer la condition de ses semblables.»

² Cité dans le *Larousse du XIX^e siècle*.

³ Remarquons que Flaubert, lui aussi, fait l'équivalence vertu — philanthropie — morale dans le texte de *Mémoires d'un fou* par exemple, ou dans la lettre du 15 juillet 1839, où il s'indigne à propos de Jules Janin qui, parlant de Sade, «déclamait pour la morale, pour la philanthropie, pour les vierges dépuçelées». Mais c'est dans la négativité qu'il les unit.

La première utilisation du mot *philanthrope* que j'aie repérée chez Flaubert se trouve dans la note liminaire d'*Un parfum à sentir* (1836). L'auteur de quatorze ans, ayant achevé la sinistre histoire d'une saltimbanque laide, pauvre, maltraitée et qui finit par se suicider, demande à son lecteur : à qui la faute? et aux philanthropes : que faire? «Je demanderai ensuite aux généreux philanthropes qui n'ont d'autre preuve du progrès intellectuel que les chemins de fer et les écoles primaires, je leur demanderai à ces heureux savants, s'ils ont lu mon conte, quel remède ils apporteraient aux maux que je leur ai montrés : rien, n'est-ce pas? Et s'ils trouvaient le mot, ils diraient *αναγγη*.» De cette phrase ironique, on peut tirer d'abord que Flaubert considère la philanthropie dans son sens moderne, comme une activité : «que faire?» Ensuite, que les philanthropes croient trouver le bonheur de l'humanité dans le progrès technique et l'instruction des masses (dont Flaubert, fort élitiste, ne voit pas l'intérêt); que cette idée fausse les remplit d'aise : ils sont «heureux», ils se trouvent «généreux»; mais que les maux dont souffre l'humanité sont sans remède la philanthropie, donc, est d'avance impuissante.

Dans *Quidquid volueris* (1837), Flaubert dessine le portrait de Paul de Monville tel qu'il est vu par le milieu bien pensant qui l'entoure : «Voilà l'homme sensé, celui qu'on respecte et qu'on honore; car il monte sa garde nationale, s'habille comme tout le monde, parle morale et philanthropie, vote pour les chemins de fer et l'abolition des maisons de jeu.» La philanthropie apparaît ici dans un contexte fait de vertu conventionnelle : Paul est bon citoyen, il évite toute excentricité, il tient des discours sur les sujets les plus relevés, il est actif, homme de progrès (votant pour les chemins de fer) et se déclare pour la moralisation forcée de la société. Bref, il est le contraire de ce que Flaubert se sent être, de cet hurluberlu débraillé, aux discours à l'emporte-pièce, aux opinions paradoxales, aux déclarations flamboyantes en faveur de la prostitution, contre la vertu, etc. Paul a fait une expérience intéressante : il a fait violer une esclave par un singe pour provoquer la naissance d'un être mi-humain, mi-animal, Djaliouh, le héros du récit et l'alter ego de l'auteur. Cette expérience est menée, notons-le, pour répondre à une question de l'Académie des sciences, si bien qu'on pourrait considérer tout *Quidquid volueris* comme une démonstration des méfaits de la philanthropie qui confond progrès scientifique et progrès de l'humanité.

Dans *Ivre et mort* (1838), l'auteur se plaît à décrire une beuverie homérique, qui lui permet notamment de régler son compte au philanthrope incapable d'apprécier ce type de divertissement : «Le philanthrope, cet homme qui aime les autres comme un naturaliste aime un musée d'animaux, qui porte un chapeau bas, des habits noirs, des souliers larges, eût sans doute pleuré de douleur en voyant ces deux hommes entrant joyeusement au cabaret, lui qui est membre de la Société de tempérance et qui a des maux d'estomac; et ce même homme, après avoir pendant quarante ans versé tout son argent aux pauvres, fait mettre son nom dans les journaux, pris des actions aux chemins de fer, correspondu avec toutes les académies savantes dont il se fait beaucoup d'honneur d'être membre, arrive un jour à voir que tout l'a trompé, à voir que les actions du chemin de fer ont baissé, que les journaux ont menti, que les académies sont sottes, que les hommes sont faux et que lui-même est un niais; il se réveille de ce songe, et quel réveil!»

Ici, le portrait va vers une *Physiologie* du philanthrope. De nouveaux traits apparaissent, ceux qui étaient déjà révélés s'enrichissent. Par exemple, le lien à la science : non seulement le philanthrope se veut comme M. Paul savant et lié aux sociétés scientifiques, et voit dans la technique ce qui sauvera l'humanité (notez une troisième allusion aux chemins de fer), mais — c'est ici que la satire devient profonde — il regarde les hommes en savant uniquement; son «amour» pour eux n'est que l'intérêt que porte l'homme de science à son objet d'observation (le naturaliste aux animaux empaillés) : il est en réalité «froid comme la pierre d'un hôpital», dira Flaubert à la page suivante. Ses mœurs sont en accord avec cette froideur : vêtements noirs, austérité; il ne boit pas, il verse tout son argent aux pauvres. Ce dernier trait, tout de même, ne mérite-t-il pas quelque considération? Mais Flaubert n'est sensible qu'à l'emphase du geste, et à l'inadéquation des moyens employés par le philanthrope pour assurer le bonheur des hommes. À la fin du morceau, il rêve à une déconfiture de son personnage, déconfiture qui présuppose que tout était fait pour le profit : aux yeux de l'auteur, nous commençons à le comprendre, tout philanthrope est un «faux philanthrope» (je renvoie à Fénelon et à l'*Encyclopédie*).

Passons aux *Funérailles du docteur Mathurin* (1839), autre conte bachique. Le héros, sachant qu'il va mourir, réunit ses amis pour une soirée d'adieu où, littéralement saoulé à mort, il prononce avant de disparaître un long discours

politico-philosophique. Le passage qui nous intéresse commence par s'en prendre à Montyon, fondateur, on le sait, de deux prix, l'un pour un ouvrage littéraire d'un caractère élevé et moral, l'autre, le plus connu, étant un prix de vertu.

Le prix Montyon est à cette époque une obsession secondaire qui s'est greffée chez Flaubert sur celle de la philanthropie : il évoque une vertu niaise, une moralité bornée (rappelons que morale, vertu et philanthropie étaient évoquées ensemble dans *Les Mémoires d'un fou*). Dans la lettre du 18 mars 1839 où il raconte à Ernest Chevalier le «mystère» qu'il est en train d'écrire (*Smarb*), le jeune auteur note fièrement : «Je fais des ouvrages qui n'auront pas le prix Montyon.» Et il écrira en tête de *Smarb* : «Cette œuvre inédite jusqu'à ce jour n'a pas obtenu le prix Montyon; le curieux malheureux qui ouvrira ceci pourra s'en étonner, car sa bêtise semblerait devoir le lui décerner de droit.» On retrouve encore le fameux prix dans le *Cahier de 1840*, au milieu d'une énumération qui rappelle celle où Béranger voisine avec la barbe en collier : «Voici des choses fort bêtes : 1° la critique littéraire quelle qu'elle soit, bonne ou mauvaise; 2° la société de tempérance; 3° le prix Montyon», etc. Souvenons-nous que, dans *Ivre et mort*, un trait du philanthrope est qu'il fait partie d'une Société de tempérance. Le lien entre Société de tempérance et prix Montyon, qui les fait ici s'appeler automatiquement l'un l'autre, réside bien sûr dans leur appartenance commune au cercle de la philanthropie.

Pour mémoire, je note encore un passage de la première *Éducation sentimentale* : «on parla [...] de la vertu des actrices, et des prix Montyon qu'elles obtiennent», et je reviens aux *Funérailles du docteur Mathurin*. En voulant couronner la vertu sans se soucier d'abord de la définir, Montyon s'est fourvoyé, explique Mathurin. Celui qui mériterait une récompense, c'est celui qui entreprendrait de «déterminer jusqu'à quel point l'orgueil entre dans la grandeur, la niaiserie dans la bienfaisance, [de] marquer la limite précise de l'intérêt et de la vanité». L'esprit de philanthropie est ici présenté comme ce qui infecte les plus nobles qualités : la grandeur est pourrie par l'orgueil, la bienfaisance, par la niaiserie et dans le troisième membre de la phrase la philanthropie ne se définit plus que par la concurrence de deux défauts : repose-t-elle plutôt sur la vanité, ou sur l'intérêt?

C'est sur l'association bienfaisance/niaiserie que le texte rebondit. Les bien-pensants fondent leur hiérarchie des valeurs sur le principe que c'est la vertu qui fait le génie. Nabuchodonosor, Louis XI, Rabelais, Napoléon et Sade sont donc des imbéciles, fait remarquer ironiquement Mathurin; tandis qu'à côté de Montyon, «l'homme au manteau bleu» (c'est-à-dire Edme Champion, joaillier devenu philanthrope), Parmentier et Pierre Poivre (qui adoucit le sort des esclaves⁴) sont considérés comme des grands hommes. Ces personnages jouent tous un rôle dans la constitution du réseau flaubertien de la philanthropie. À côté d'Edme Champion, qui distribuait personnellement la soupe aux indigents⁵, on peut ranger les philanthropes qui se rendent dans les prisons pour goûter la soupe, et dont Gustave se moque dans son *Voyage en Corse*. Avec le nom de Parmentier on note d'abord une seconde intervention de la question de la nourriture, qui intéresse personnellement Flaubert, on le sait. Les personnages qui ont sa sympathie traitent la nourriture avec respect : Mathurin dit qu'«il y a deux sciences éternelles : la philosophie et la gastronomie»; au contraire les philanthropes ne sont pas en bon accord avec elle (dans *Ivre et mort*, le philanthrope a des maux d'estomac).

À côté du distributeur de soupes, l'inventeur de la pomme de terre occupe une place de choix parmi les philanthropes : voir par exemple l'enthousiasme que manifeste Pierre Larousse, ardent défenseur de la philanthropie (nous en reparlerons), pour «l'un des végétaux les plus intéressants à étudier du point de vue des services qu'il rend à l'homme», et pour celui qui a décidé l'Europe à s'en nourrir : Parmentier est un «bienfaiteur de l'humanité». Les clichés ici reflétés exaspèrent évidemment Flaubert, qui les traduit avec une platitude méditée : dans *Les Funérailles du docteur Mathurin*, la philanthropie est décrite comme nourrissant «les hommes avec des pommes de terre et les vaches avec des betteraves». Intervient sans doute aussi le mépris du grand bourgeois gastronome pour les ingrates nourritures prolétariennes. Dans *Agonies* (1838), Flaubert utilise le triste tubercule pour ridiculiser le prêtre auquel le narrateur a recours dans sa détresse : «Il m'introduisit dans une salle voisine; mais à peine avais-je commencé,

⁴ Pierre Poivre (1719-1786), administrateur à l'île de France et à l'île Bourbon (note de G. Sagnes pour le t. I des *Œuvres complètes* de Flaubert dans la Bibliothèque de la Pléiade, à paraître).

⁵ Balzac, dans *L'Interdiction*, le présente passant sa vie «à porter des soupes dans les marchés et les endroits où sont les gens affamés» (note de G. Sagnes, *ibid.*).

qu'entendant du bruit dans la cuisine : "Rose, s'écria-t-il, prenez donc garde aux pommes de terre." Et en me détournant, je vis, grâce à la clarté de la chandelle, que l'amateur de pommes de terre avait le nez de travers et tout bourgeonné. / Je partis d'un éclat de rire, et la porte se referma aussitôt sur mes pas.» D'un mangeur de pommes de terre, il n'y a rien à attendre... Et comment oublier le rôle que l'auteur de *Madame Bovary* fait jouer à la pomme de terre? Lors de l'arrivée d'Emma à Yonville, nous apprenons que le bedeau-fossoyeur, Lestiboudois, tire profit de la partie inhabitée du cimetière en y cultivant des pommes de terre; à la fin du récit, le jeune Justin escalade la grille pour venir pleurer sur la tombe d'Emma, et Lestiboudois l'aperçoit : «[Il] sut alors à quoi s'en tenir sur le malfaiteur qui lui dérobait ses pommes de terre.» Nourriture triviale, la pomme de terre est utilisée par Flaubert pour des effets de trivialité; et triviaux sont les philanthropes qui s'en occupent.

Quant à l'action humanitaire de Pierre Poivre, elle laissait Flaubert bien sceptique, s'il faut en croire cette «pensée» du *Cahier de 1840* : «Je ne vois pas que l'émancipation des nègres et des femmes soit quelque chose de bien beau»...

«Quand il fallut prendre un état, il hésita entre mille répugnances. Pour se mettre philanthrope, il n'était pas assez malin, et son bon naturel l'écartait de la médecine [...] Malgré ses folies, il avait trop de sens pour prendre au sérieux la noble profession d'avocat» etc. Dans *Novembre* (1842), la philanthropie n'est pas considérée comme une disposition de l'être ou une activité de bienfaisance, mais comme une profession que l'on peut embrasser; si la qualité nécessaire pour y réussir est d'être «malin», c'est que la philanthropie consiste à rouler les autres : la revoilà assimilée à la fausse philanthropie de Fénelon.

L'énumération des professions envisageables juxtapose ici philanthropie et médecine. Il en sera de même dans *Bouvard et Pécuchet*, où les deux bonshommes commencent par accompagner Vaucorbeil dans ses tournées, puis visitent les malades tout seuls, «pénétrant dans les maisons, sous prétexte de philanthropie». Alerté par ces rapprochements, on remarque alors, au détour d'une réflexion fugitive dans le *Cahier de 1840-1841*, que Flaubert ne supporte pas l'idée d'un médecin philanthrope; il n'oubliera pas celui qui, à Bayonne l'air moral, le physique d'un agriculteur, lui a confessé : «Je fais la médecine par philanthropie.» Dans *Madame Bovary*, c'est par Homais, le pharmacien progressiste, que l'opération du pied-bot

est présentée dans un article grandiloquent comme «un acte de haute philanthropie». Nul doute que la répugnance particulière de Flaubert devant le couplage médecine/philanthropie ne soit une pièce intéressante à verser au dossier de ses rapports avec son médecin de père.

Dans un passage bouffon de la première *Éducation sentimentale* qui n'est pas sans annoncer la visite de Frédéric Moreau au Club de l'Intelligence, Jules, l'un des deux jeunes héros, se rend à une séance d'une Société philanthropique dont les membres se poussent avec vigueur pour être près du poêle, et se disputent en hurlant quand il s'agit de savoir qui parlera le premier. Il entreprend aussi d'assister à la réunion solennelle d'une Société de tempérance, mais «presque tous les membres arrivèrent ivres» (troisième intervention de la Société de tempérance dans le contexte de la philanthropie, remarquons-le). Enfin, Jules essaie de la morale religieuse : «Il fit la connaissance d'un jeune écrivain catholique dont les livres de morale dogmatique étaient donnés en prix dans les couvents et dont les poésies religieuses étaient recommandées par les confesseurs à leurs belles pécheresses. Jules le rencontra chez les filles.»

En s'adressant à la religion, Jules est allé voir à l'autre pôle du domaine des bons sentiments. Car la philanthropie est laïque. On se rappelle que Don Juan, l'esprit fort, fait l'aumône, non «pour l'amour de Dieu» mais «pour l'amour de l'humanité» (ce qui veut dire, très exactement : par philanthropie). On connaît moins sans doute ce texte de Pierre Larousse dans son dictionnaire, sub *philanthropie* : «Le mot et la chose ont paru si ridicules aux partisans de la charité chrétienne, qu'ils n'ont cessé de cribler de leurs flèches plus ou moins acérées les philanthropes et la philanthropie [...] / Au lieu [...] de décourager par des sarcasmes les hommes généreux qui se préoccupent du paupérisme, des salaires, de l'instruction et des autres problèmes sociaux, encourageons-les.»

Devant l'opposition si nette mise en évidence par Larousse, on serait à première vue tenté de croire que Flaubert a adopté, sur la question de la philanthropie, le point de vue des catholiques de son époque : une «charité laïque» est une contradiction dans les termes, comme une «morale laïque» (*Cahier de 1840-1841* : «La morale sans religion est une absurdité»). Mais l'expérience de Jules, c'est que les catholiques sont aussi décevants que les philanthropes. Ce qui s'exprime aussi

dans le *Cahier* : «Nous défendons bien [le catholicisme] par opposition à toutes les bêtises philanthropiques et philosophiques dont on nous assomme, mais quand on vient à nous parler du dogme [...], nous nous sentons fils de Voltaire.» Plusieurs choses sont à remarquer. D'abord, qu'être chrétien n'est ici pour Flaubert, à la limite, qu'un moyen de s'opposer à l'esprit des philanthropes et philosophes. Ensuite, que le mot de *bêtise* est prononcé, et avec force : c'est manifestement une clé importante de la haine de Flaubert pour les philanthropes, et nous l'avons déjà rencontrée à plusieurs reprises. Et aussi que, dès 1840-1845, Flaubert exploite le procédé principal par lequel s'exprimera le nihilisme de *Bouvard et Pécuchet* : les contraires sont renvoyés dos à dos. En 1836 déjà, notons-le, la philanthropie était associée au cagotisme : «Le siècle du grand homme ne m'a pas échappé non plus, qui, avec son air de cagotisme et sa main de philanthrope, est une vieille courtisane qui revient de ses fautes et commence une autre vie», dit la Mort dans *La Femme du monde*.

Dans un autre passage satirique — mais plus réaliste — de la première *Éducation sentimentale*, Flaubert a fait la caricature du bourgeois moyen, de «l'homme du grand troupeau», en la personne de M. Gosselin : «Philosophe, philanthrope, ami du progrès et de la civilisation, enthousiaste de la culture de la pomme de terre et de l'émancipation des nègres, il déclarait sans cesse que tous les hommes sont égaux. Il eût été bien étonné pourtant si son épicier ne l'eût pas salué le premier, lorsqu'il passait devant sa boutique; il tenait sévèrement ses domestiques, disait "ces gens-là" en parlant d'eux, et trouvait toujours que les ouvriers perdaient leur temps.»

Bien des traits déjà rencontrés se retrouvent dans ces lignes, et définissent la philanthropie alliée à la philosophie (de ce rapport-là aussi on pourrait parler longuement; ainsi, à côté des médecins philanthropes qui font horreur à Flaubert, il y a le docteur Larivière de *Madame Bovary*, qui passe avec quelque raison pour incarner le propre père de l'auteur et qui est présenté comme un «praticien philosophe» : ici le terme «philosophe» semble tout à fait positif, mais nous venons de découvrir deux textes où philosophie et philanthropie sont mises dans le même sac).

Les traits retenus pour M. Gosselin sont l'amour du progrès (déjà mis en évidence, je le rappelle, dans la toute première de nos citations), l'intérêt pour la

culture des pommes de terre, la campagne contre l'esclavage : ces deux derniers traits, rencontrés séparément jusqu'ici, ont fini par se lier par l'intermédiaire du motif de la philanthropie. Ce qui est neuf dans ce portrait est la remarque qu'un fossé peut séparer les principes soutenus par quelqu'un et la réalité de son comportement. Psychologiquement, l'observation est fine. Mais remarquons qu'elle permet à Flaubert de stigmatiser d'abord le contenu du discours des philanthropes parce qu'il lui déplait, et ensuite leur action parce qu'elle ne correspond pas à un discours pourtant blâmable... De même, il méprise le philanthrope parce qu'il appartient à une Société de tempérance, puis parce qu'il s'y saoule.

Je terminerai sur un motif déjà rencontré plusieurs fois, mais que j'ai négligé jusqu'ici, celui des chemins de fer. Nous les retrouvons dans une lettre envoyée d'Égypte le 13 mars 1850, lettre où Flaubert feint de donner son opinion sur le pays, et de reproduire les questions qu'on ne manquera pas de lui poser à son retour : «Mais on est si arriéré ici! On y chante si peu Béranger! ("Comment, Monsieur, on ne commence pas à civiliser un peu ces pays? l'élan des chemins de fer ne s'y fait pas sentir? quel y est l'état de l'instruction primaire? etc.")»

Voilà donc qu'en 1850 notre vieille connaissance Béranger entre dans la liste des progrès de la civilisation. Comme si tout ce qui hérisse l'écrivain était attiré dans la sphère d'influence de cette philanthropie avide de procurer aux hommes, malgré eux, un «bonheur» qui ne répond en rien à leurs aspirations. Quant aux questions qu' imagine Flaubert, on y retrouve, quatorze ans après *Un Parfum à sentir*, le même couple formé par les chemins de fer et les écoles primaires pour représenter ironiquement la civilisation occidentale en marche. Si ce n'est pas le lieu d'examiner l'attitude de Flaubert devant la généralisation de l'enseignement primaire (ce qui engagerait toute une réflexion sur sa pensée politique et sociale), la fixation dont le chemin de fer fait l'objet me paraît bien convenir pour terminer ce parcours d'un réseau d'obsessions.

Le chemin de fer commence à se développer pendant l'adolescence de Flaubert : il a vingt et un ans quand on inaugure en grande pompe la ligne Paris-Rouen. On ne parle que de cela : comme il l'écrit, il en est *tanné*. Lettre à sa sœur Caroline, le 12 mai 1843 : «Il est impossible d'entrer n'importe où sans entendre des

gens qui disent : Ah! je m'en vais à Rouen, je viens de Rouen, irez-vous à Rouen?» Et encore : «Je te prierai aussi, mon bon rat, de changer un peu votre manière de m'envoyer vos lettres. [...] Il est étonnant que, *maintenant qu'il y a le chemin de fer et que c'est si commode pour aller à Paris, car on peut y aller dîner [et] revenir le soir pour se coucher : Ah! vraiment, c'est une chose incroyable!* etc.⁶ et que conséquemment les voies de communication sont si rapides, je reçoive des nouvelles de vous comme si vous habitiez au fond de la Basse-Bretagne.» Les conversations reçues, les évidences dont on s'émerveille en chœur mettent à rude épreuve son impatience, et la bêtise de ceux qui parlent du chemin de fer devient, chez cet intolérant, celle du chemin de fer lui-même. Bêtise qui se manifeste aussi dans le domaine esthétique et, dirait-on de nos jours, écologique les «ignobles» voies de chemin de fer abîment la nature, profanent les lieux les plus sacrés (les Alyscamps par exemple). Une autre raison encore de la répugnance de Flaubert à l'égard des chemins de fer, c'est qu'il s'agit, à son époque, d'un domaine où la spéculation se révèle importante : le philanthrope de *Ivre et mort* achète des actions des chemins de fer, M. Dambreuse, dans *L'Éducation sentimentale*, évalue la clientèle que les compagnies de chemin de fer pourraient apporter au marché de la houille — et rappelons que cet homme d'argent, «un des *potdevinistes* les plus distingués du dernier règne», fait partie d'une société de philanthropie.

Je retiens enfin qu'après les journées de février 1848, jugeant prudent de donner des gages au socialisme, l'artiste Pellerin compose, et M. Dambreuse achète, un tableau au symbolisme on ne peut plus clair : «Cela représentait la République, ou le Progrès, ou la Civilisation, sous la figure de Jésus-Christ conduisant une locomotive, laquelle traversait une forêt vierge.» La question du progrès, et spécialement du progrès par le chemin de fer, que nous avons vue jusque-là utilisée pour la satire de la philanthropie, sert ici à ridiculiser, dans la pensée socialiste de l'époque, à la fois les rêves philanthropiques et les emprunts au catholicisme le plus niais, que la correspondance de Flaubert ne cesse de dénoncer.

Et derrière tout cela, il y a l'aversion personnelle de Flaubert pour les voyages par rail. Lettre à Charles-Edmond (de 1864 ou 1867⁷) «Je m'embête tellement en

⁶ Comme nous le fait remarquer Roland Mortier, c'est exactement le discours qu'on tient ces jours-ci à propos de l'inauguration de la ligne rapide Bruxelles-Paris.

⁷ 1867 d'après A. Dupuis, «Flaubert et les chemins de fer», *Les Amis de Flaubert*, 1960 n° 17; vers le 10 août 1864 d'après l'édition du Club de l'Honnête Homme, t. 14, p. 213. Nous n'avons pas

chemin de fer, qu'au bout de cinq minutes je hurle d'ennui. On croit, dans le wagon, que c'est un chien oublié; pas du tout, c'est M. Flaubert qui soupire.» De toutes les raisons qu'a l'écrivain de donner au chemin de fer cette place privilégiée parmi les erreurs de la philanthropie, c'est peut-être celle-là qui domine. Mais une fois tout de même Flaubert a avoué que le progrès technique représenté par le chemin de fer était aussi ce qui faisait entrer le dix-neuvième siècle dans la modernité : «La bêtise et la grandeur modernes sont symbolisées dans un chemin de fer», écrit-il dans le *Cahier de 1840-1841*. À cette époque, et sous la plume d'un garçon de dix-huit ans, ce n'était pas si mal vu.

J'ai essayé ici de suivre un élément thématique qui est riche en soi mais qui n'est nulle part central dans l'œuvre de Flaubert, alors pourtant qu'il s'y manifeste de façon obsédante (même là où il n'a que faire; ainsi, dans *Passion et vertu*, au milieu d'un discours d'Ernest à Mazza : «il lui disait qu'ils ne devaient plus s'aimer [...], qu'il fallait respecter son mari [...], et il ajoutait qu'il avait beaucoup vu et étudié, et qu'au reste la Providence était juste, [...] la société une admirable création, et puis que la philanthropie, après tout, était une belle chose et qu'il fallait aimer les hommes»). La philanthropie est chez Flaubert un motif «libre», dirait le formaliste Tomachevski, par opposition aux motifs «associés», nécessaires au déroulement et à la signification du récit. Suivre dans leurs méandres les associations inattendues de données répondant aux goûts et aux répulsions de l'auteur, c'est s'intéresser à un autre mode de composition ou de fonctionnement de l'œuvre, c'est découvrir, sous le discours explicite des différents textes, une architecture souterraine qui renforce secrètement leur unité, un ensemble de connexions qui enrichit le sens.

Il est connu que les motifs libres en apprennent souvent beaucoup sur l'auteur, et nous avons trouvé ou retrouvé ici maint trait intéressant de la personnalité de Flaubert : son obsession de la bêtise, d'autant plus évidente qu'à première vue la thématique de la philanthropie n'a pas de raison d'en être le lieu privilégié; son pessimisme, son côté bon vivant, sa hiérarchie des valeurs, sa propension à scandaliser les bien-pensants, etc. Mainte chose sur la pensée de l'époque aussi : pour que Pierre Larousse défende avec acharnement les

retrouvé cette lettre dans l'édition de la Pléiade peut-être le nom du destinataire a-t-il été modifié par Jean Bruneau?

philanthropes, il faut que ce ne soit pas uniquement Flaubert qui les ait attaqués. Voir également les remous autour de la pomme de terre : en négatif ou en positif, de Flaubert à Larousse, c'est la même façon d'évaluer les choses et de les lier entre elles.

Les sujets de réflexion de Flaubert sont largement les questions de l'époque : le chemin de fer (il intéresse même les poètes; voir les strophes superbes que Vigny lui consacre dans *La Maison du Berger* : «Que Dieu guide à son but la vapeur foudroyante / Sur le fer des chemins qui traversent les monts»...), l'instruction primaire (la loi Guizot sur l'enseignement primaire dans toutes les communes est du 28 juin 1833⁸).

On me demandera peut-être s'il est licite de lire derrière les histoires de pommes de terre d'*Agonies* et de *Madame Bovary* un épisode de la guerre de Flaubert contre les philanthropes (et en même temps contre les catholiques, remarquons-le : ce sont des personnages d'Église, un curé, un bedeau, qui jouent le rôle d'amateurs de pommes de terre). Il est évident que cette signification seconde ne peut nullement être tirée du roman lui-même par le lecteur, et n'est peut-être pas consciente chez l'auteur. Mais, en tentant de remettre les mots et les concepts dans le contexte qui est le leur dans l'esprit de Flaubert, nous accroissons notre connivence avec lui, notre lecture suit de plus près les mouvements de sa sensibilité au moment de la création. Les étudiants qui ont entendu parler de la pantoufle de Louise Colet devant laquelle s'émut Flaubert, qui ont lu la lettre sur l'histoire littéraire vue à travers la forme des chaussures, et les confidences de Maupassant sur le soulier de soie pieusement conservé dans le tiroir aux souvenirs de son père spirituel⁹, à qui on a fait constater la mélancolie du héros des *Mémoires d'un fou* lorsqu'il repense au joli soulier d'une vieille châtelaine, et qui ont vu Emma rebutée par les «fortes bottes» de Charles et troublée par les longues bottes molles» de Rodolphe, sont prêts à écouter sans rire, et même dans un silence ému, la lecture de l'avant-dernier chapitre de *L'Éducation sentimentale* : «La pointe de sa

⁸ G. Sagnes, éd. citée.

⁹ «Il trouva, tout à coup, au milieu des lettres, un mince paquet, noué avec un étroit ruban; et l'ayant développé lentement il découvrit un petit soulier de bal en soie, et dedans une rose fanée roulée dans un mouchoir de femme, tout jaune en son cadre de dentelle» («Gustave Flaubert», *L'Écho de Paris*, 24 novembre 1890).

bottine s'avancait un peu sous sa robe, et il lui dit, tout défaillant : "La vue de votre pied me trouble".» Et tant mieux s'ils peuvent lire aussi, dans la scène du curé aux pommes de terre, la vulgarité de la vie moderne imposée, selon Flaubert, par ceux qui veulent organiser le bonheur de l'humanité.

Copyright © 1997 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Claudine Gothot-Mersch, *Autour de la philanthropie chez Flaubert* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1997. Disponible sur : < www.arlfb.be >